



HAL
open science

Une linguistique sans usage

Béatrice Godart-Wendling

► **To cite this version:**

Béatrice Godart-Wendling. Une linguistique sans usage. Les usages de l'usage, Iste editions, 2022.
hal-03879367

HAL Id: hal-03879367

<https://hal.science/hal-03879367v1>

Submitted on 30 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 8

Une linguistique sans usage

8.1. Introduction

Au travers de son titre quelque peu provocateur, ce chapitre se propose de retracer une page de la linguistique américaine, allant de son émergence au début du XX^{ème} siècle jusqu'à son développement formel, afin de mettre en évidence les différents paramètres qui conduisirent à traiter l'usage comme une peau de chagrin. Dans cette histoire des théories américaines, trois temps peuvent être dégagés. Le premier rend patent que les premiers linguistes américains, Franz Boas (1858 – 1942) et Edward Sapir (1884 – 1939), font grand cas de l'usage, car leur but est d'enregistrer sous forme écrite les façons de parler ou discours (*speech*) de peuples indigènes pour lesquels on ne dispose d'aucune description de leur langue. L'usage est alors considéré comme le creuset à partir duquel les premières analyses phonétiques, phonologiques, syntaxiques et sémantiques s'élaborent. Cette approche, soucieuse de l'usage, conduit ces linguistes à mettre en avant la diversité des structures régissant les langues et l'impossibilité de leur appliquer le moule grammatical issu de certaines langues européennes. Toutefois, dès 1933, et ceci constituera le second temps de l'analyse, la conscience des conséquences dues à la variabilité sémantique de l'usage conduit Leonard Bloomfield (1887 – 1949), désireux de défendre la scientificité de la linguistique, à adopter un modèle mécaniste qui, en attribuant à d'autres sciences le soin de définir la signification des morphèmes, réduit l'usage à l'état de « matériau vide de sens ». L'influence de la pensée de Bloomfield sur les travaux de Zellig Harris (1909 – 1992) a pour conséquence que l'usage se voit littéralisé, au sens où les données langagières peuvent désormais être représentées abstraitement par des lettres sur lesquelles des opérations formelles pourront être définies. Le troisième temps de ce chapitre, centré sur l'œuvre de Noam Chomsky (né en 1928), montrera comment cet élève d'Harris contribuera à annihiler le rôle de l'usage en modifiant son statut épistémologique au

sein de l'approche théorique et en postulant l'existence d'une structure innée ou grammairale universelle dont les principes et les lois s'établissent à partir d'un ensemble idéalisé de phrases choisies ou construites par le théoricien lui-même.

8.2. Au commencement était l'usage

Rien ne prédisposait la linguistique américaine à réduire l'usage à une peau de chagrin. Les premiers travaux entrepris par Franz Boas, puis Edward Sapir, concernent en effet la description des langues parlées indigènes sans tradition écrite de l'Amérique du Nord et font par là-même la part belle à l'usage. Il s'agit de retranscrire manuellement les façons de parler des Amérindiens pour lesquelles aucun document n'existe et de mettre en évidence la spécificité du système phonologique, de la structure grammaticale et des propriétés sémantiques de chaque langue étudiée. Dans *Handbook of American Indian Languages* [BOA 11], Boas argumente ainsi que¹ :

« chaque langue possède une structure grammaticale unique et que la tâche du linguiste est de découvrir les catégories de description appropriées à chaque langue » [LYO 70, p. 28].

Il s'ensuit une remise en cause de l'universalité des catégories grammaticales élaborées à partir de l'examen de certaines langues européennes et une critique des études déjà existantes d'un petit nombre de langues indigènes appliquant cette grille d'analyse. John Lyons souligne ainsi que Boas défendit l'idée que les distinctions singulier/pluriel et présent/passé n'étaient pas opérantes dans certaines langues et qu'inversement il existait :

« des distinctions grammaticales qui étaient obligatoires dans certaines langues indiennes américaines, mais qui n'avaient jamais été représentées dans la théorie grammaticale traditionnelle : certaines langues siouanes classent les noms au moyen d'articles, et des distinctions strictes sont faites entre animé en mouvement et animé au repos, animé long, animé grand et objets collectifs inanimés. » [LYO 70, p. 28].

Elève de Boas et formé à la philologie allemande à l'université de Columbia, Sapir entreprit également des descriptions systématiques des langues « en voie

¹ Toutes les citations en français référant à des textes en anglais dans la bibliographie ont été traduites par mes soins. Pour les textes disposant d'une traduction en français, l'indication des pages réfère à la version française, mais la date indiquée correspond à la date de parution en anglais, afin que le lecteur puisse suivre la progression des idées de chaque auteur.

d'extinction» [ROB 67, p. 217] en effectuant de longs séjours dans les tribus indiennes nord-américaines et canadiennes. Anthropologue et linguiste, Sapir recueille non seulement les parlers des amérindiens, mais également leurs chants, leurs proverbes, leurs légendes, leurs rites religieux, ..., car toute son approche théorique se fonde sur la thèse que parole et culture sont étroitement liées² :

« La parole est une activité humaine qui varie sans limites fixées à mesure qu'on va de groupe social en groupe social, car c'est un héritage purement historique du groupe, le produit d'un usage social de longue date. [...] La parole est une fonction non instinctive, acquise, une fonction de "culture" » [SAP 21, p. 8]

Son travail sur l'usage le conduisit à défendre, comme Boas, l'ineptie de généraliser le type d'analyse issu des langues européennes à toutes les autres langues³ et à soutenir que les langues des peuples jugés « primitifs » étaient aussi élaborées et organisées que les langues dominantes :

« La base fondamentale du langage, la constitution d'un système phonétique bien défini, l'association des éléments linguistiques et des concepts, et le fait de pourvoir avec élégance à tous les modes d'expression des rapports, tout cela se trouve perfectionné à l'extrême et réglementé dans toutes les langues connues. Bien des idiomes primitifs possèdent une richesse de forme, une abondance d'expression qui éclipsent tout ce qu'on peut trouver dans les langues civilisées modernes. Jusque dans le seul domaine du vocabulaire, le profane doit être prêt à d'étranges surprises. » [SAP 21, pp. 25-26]

Cette remise en cause, fondée sur l'observation de l'usage, eut également pour conséquence la condamnation par Sapir de l'idée qu'il existerait des sous-langues,

² Cette thèse n'implique cependant pas que la culture exerce une influence sur la structure d'une langue. Sapir écrit en effet : « Il n'y a en réalité aucune corrélation entre type culturel et structure linguistique. Pour autant qu'on le sache, les types isolant, agglutinant et flexionnel peuvent coexister avec n'importe quel degré de civilisation. Ou bien encore la présence ou l'absence du genre grammatical dans une langue, par exemple, ne nous apprend rien sur l'organisation sociale, la religion ou le folklore des locuteurs de cette langue. » [SAP 91, p. 56]

³ En témoigne, par exemple, cette affirmation de Sapir : « Dans les langues indo-européennes et sémitiques, par exemple, la classification des noms sur la base du genre est un principe structural d'une importance capitale ; mais dans la plupart des autres langues du monde, ce principe est absent bien qu'on y trouve d'autres principes de classification des noms. » [SAP 91, p. 48]

ou « langues de minorités » [SAP 91, p. 68], que l'on désignerait grâce au terme de « dialecte » [SAP 91, p. 65]. Cette critique le conduisit à proposer une redéfinition des dialectes ayant pour fondement la notion d'« usage » :

« Un groupe de dialectes n'est autre chose que l'expression à l'échelle des sociétés de la tendance universelle aux variantes individuelles dans l'usage de la langue parlée. Ces variantes affectent la forme phonétique de la langue, ses caractéristiques formelles, son vocabulaire et certains traits prosodiques tels que l'intonation et l'accent. » [SAP 91, p. 66]

C'est également sur la base de l'observation de l'usage que Sapir discute des différentes classifications (structurale et génétique) des langues du monde [SAP 91, pp. 45-51] et qu'il traite du changement linguistique en envisageant le cas des langues en contact [SAP 91, pp. 51-55]. L'article « Language » (1933)⁴, qui porte le même nom que le seul livre publié par Sapir de son vivant, est aussi l'occasion d'explicitier le rôle que l'usage d'une langue peut avoir pour asseoir la suprématie et/ou l'identité d'un peuple. Ainsi, si « un peuple conquérant [peut chercher] de façon systématique à imposer l'usage de sa langue à un peuple conquis [...] l'inverse se produit » et les minorités tentent de préserver leur langue comme une forme de « résistance » en faveur de leur identité « culturelle ou politique » [SAP 91, p. 62].

Dans cette perspective, il va de soi pour Sapir que la dimension sémantique des langues ne peut pas être écartée [SAP 91, p. 31] ; même si – à cette époque – l'analyse de la signification se réduit à l'étude du sens des mots. Dans cette acception de la sémantique, Sapir recourt à l'usage pour expliquer les différences de lexique entre les langues, comme en témoigne le passage suivant :

« Dans certaines langues, par exemple, il serait difficile d'exprimer la distinction qui nous est familière entre « tuer » et « assassiner » pour la simple raison que la philosophie juridique impliquée dans l'usage que nous faisons de ces deux termes ne paraît pas naturelle à toutes les sociétés. » [SAP 91, pp. 57-58]

Et si l'idée de « fréquence d'usage », si chère aux grammaires actuelles basées sur l'usage⁵, n'apparaît pas dans les écrits de Sapir, il reste néanmoins que celle-ci transparaît dans le lien que ce théoricien établit entre l'acquisition ou la maîtrise

⁴ Cet article a été publié dans *Linguistique* d'Edward Sapir [SAP 91] qui rassemble de nombreux écrits de cet auteur.

⁵ Voir l'article de Dominique Legallois dans ce volume.

d'un mot et son rapport à l'expérience qui se doit d'être répétée. L'exemple du mot « maison » développé par Sapir en témoigne [SAP 91, p. 16] tout comme son exposé à propos du terme « éléphant » qui montre que, sans usage, ce mot ne pourrait être compris d'un individu qui n'a jamais vu d'éléphant [SAP 91, p. 34]. De fait, le seul cas où Sapir fait mention de la fréquence concerne les cas de « changement de vocabulaire » pour lesquels il écrit :

« L'usage trop fréquent d'un mot, par exemple, peut le réduire au rang de cliché et rendre ainsi nécessaire son remplacement par un terme nouveau. » [SAP 91, p. 53]

Il faut néanmoins rester attentif au fait que si Sapir s'appuie indéniablement sur l'usage des langues, ses démonstrations portent toutefois sur un plus haut degré de généralité qui vise à traiter du rapport du langage avec la pensée, l'expérience et la culture. Ses développements traitant du langage en tant qu'instrument de socialisation [SAP 91, p. 41] ou de véhicule de la culture [SAP 91, p. 43] laissent cependant sans équivoque le fait que l'usage soit au cœur de ces processus.

Comparés aux travaux ultérieurs des linguistes américains, Sapir se démarque – comme je le montrerai – sur deux points essentiels vis-à-vis de l'intégration de l'usage dans l'analyse linguistique : il considère, d'une part, que le langage est porteur de significations⁶ [SAP 91, p. 31] et refuse, d'autre part, toute conception innéiste du langage, puisqu'il exprime à de nombreuses reprises, dans les termes de son époque, que « il n'y a pas de base instinctive discernable dans le langage humain » [SAP 21, p. 12].

8.3. La réduction de l'usage au statut de « matériau vide de sens ».

8.3.1. La faute à l'usage

Bien que reconnaissant que « la *linguistique*, étude du langage, n'en [soit] qu'à ses débuts » [BLO 33, p. 9], Leonard Bloomfield la pose comme une « science » [BLO 33, 25] tributaire, pour sa dimension sémantique, des connaissances acquises dans d'autres domaines disciplinaires, tels que la psychologie ou certaines sciences dites exactes (chimie, zoologie, ...). L'approche philosophique du langage est à maintes reprises critiquée comme n'étant qu'« une gêne » [BLO 33, p. 24] empêchant de rendre compte « des différences structurales entre les langues » [BLO 33, p. 14] et sa critique des grammaires normatives du XVIII^{ème} siècle, prescrivant le

⁶ Ces significations peuvent, de plus, varier en fonction du contexte [SAP 91, p. 36].

bien parlé de la haute société, témoigne du rôle essentiel que Bloomfield accordait à l'usage [BLO 33, p. 12].

Ainsi, dans son livre majeur *Language* (1933), Bloomfield argumente que l'acquisition du langage par l'enfant procède par imitation progressive de l'usage langagier de ses parents, comme en témoigne le fait qu'un enfant nouveau né, placé dans une communauté linguistique autre que celle dont il est originaire, acquerra sans difficulté la langue de ses parents adoptifs. « Les traits de la langue ne sont [donc] pas hérités au sens biologique » [BLO 33, p. 45], mais intériorisés grâce à une exposition répétée à la façon de parler des adultes⁷, et plus précisément de la mère. Cette acquisition pas à pas de la « langue maternelle » [BLO 33, p. 45] est décrite précisément par Bloomfield [BLO 33, p. 33-34] jusqu'à ce que l'enfant apprenne à prononcer et à employer n'importe quel mot nouveau « de façon appropriée », c'est-à-dire en accord avec l'usage standardisé (ou « habitude de discours » [BLO 33, p. 33]) de sa « communauté linguistique » (*ibid.*). La relativité de l'usage en fonction de l'appartenance à une classe sociale⁸ ou à un sexe, aux lieux d'expression (la maison, l'école, l'église, ...) ou aux zones géographiques internes à un pays constitue également une problématique que Bloomfield analyse finement [BLO 33, pp. 49-52], car ces différences d'usage relèvent non seulement de plein droit de l'objet d'étude du linguiste, mais sont aussi porteuses d'informations essentielles pour étudier un thème central de la réflexion bloomfieldienne : le phénomène de changement dans les langues. L'attention portée aux dialectes, en tant que variations géographiques de l'usage, est à cet égard révélatrice, puisqu'elle conduit Bloomfield à affirmer que :

« Les dialectes locaux présentent une importance considérable pour le linguiste, non seulement parce que leur grande variété lui fournit du travail, mais parce que l'origine et l'histoire des types standard et sous-standard du discours ne peuvent être comprises qu'à la lumière

⁷ Bloomfield traite également de la dimension gestuelle dans l'acquisition du langage (i.e. le fait de montrer un objet à un enfant en le désignant par son nom) et considère que : « c'est essentiellement le procédé par lequel les enfants apprennent l'usage des formes du discours » [BLO 33, p. 133]. Cette prédominance du geste dans l'acquisition n'empêche pas Bloomfield d'estimer que « le langage a toujours précédé le geste » [BLO 33, p. 42].

⁸ Bloomfield écrit ainsi : « Dans notre façon de parler, la ligne de clivage la plus frappante est celle de la classe sociale. Les enfants nés de familles privilégiées, aidées par la richesse, la tradition ou l'éducation, deviennent les locuteurs de ce qu'on appelle communément le « bon » anglais ; les linguistes préfèrent lui donner le nom non-compromettant d'anglais *standard*. Les enfants moins fortunés deviennent les locuteurs du « mauvais » anglais ou de l'anglais « populaire » que les linguistes préfèrent appeler anglais *non-standard* » [BLO 33, pp. 49-50].

des dialectes locaux. C'est surtout pendant les dernières décades que les linguistes en sont venus à considérer que la *géographie des dialectes* fournirait la clé de nombreux problèmes. » [BLO 33, p. 52]

Si la tâche du linguiste est d'« étudier le langage de tous sans distinction » [BLO 33, p. 26] et d'observer par conséquent « avec impartialité toutes les formes de discours » [*ibid.*] sous peine d'« ignorer une partie de son matériau ou de falsifier ses enregistrements » (*ibid.*), la possibilité de prendre en compte scientifiquement l'usage varie néanmoins en fonction de sa nature. En effet, l'observation de l'usage dans les domaines de la phonétique, de la syntaxe et de la morphologie pour mettre à plat les propriétés des langues va de soi pour Bloomfield, « tant que l'on ne prête pas attention à la signification de ce qui est exprimé » [BLO 33, p. 74]. La difficulté majeure porte donc sur l'appréhension de l'usage dans sa dimension sémantique, car Bloomfield estime que :

« L'établissement de la signification est [...] le point faible de l'étude de la langue, et le restera tant que nos connaissances ne seront pas plus avancées qu'elles ne le sont aujourd'hui. En pratique, nous définissons la signification d'une forme linguistique, partout où nous le pouvons, dans les termes d'une autre science. » [BLO 33, p. 133]

En pensant ainsi, Bloomfield rejoint sans en être conscient⁹ les positions du Cercle de Vienne qui, en la personne de Rudolf Carnap [CAR 32], argumentait que la signification des mots devait être obtenue grâce à un processus de réduction faisant appel aux connaissances obtenues dans d'autres domaines scientifiques ; la physique étant considérée comme la science par excellence [GOD 97, p. 189]. Pour appréhender la signification, et rompre avec l'approche mentaliste de Sapir (cf. [Mat 93, p. 7]), Bloomfield emprunte dès 1914 au psychologue Wilhelm Wundt (1832 – 1920) son approche « mécaniste »¹⁰, préfigurant les thèses behavioristes [WUN 19], et définit « la *signification* d'une forme linguistique comme la situation dans laquelle le locuteur l'énonce et la réponse qu'elle provoque de la part de l'auditeur » [BLO 33, p. 132]. Prenant pour exemple cette situation de communication très simple :

« Supposons que Jack et Jill descendent un sentier. Jill a faim. Elle voit une pomme sur un arbre. Elle fait un bruit avec son larynx, sa

⁹ Ce n'est qu'en 1936 que Bloomfield fera l'éloge des thèses du Cercle de Vienne. Cf. [BLO 36].

¹⁰ Cet emprunt provient du fait que Bloomfield estime que la tâche du linguiste ne porte que sur le signal linguistique et qu'« il n'est pas compétent pour traiter des problèmes de physiologie ou de psychologie » [BLO 33, p. 35].

langue et ses lèvres. Jack saute la barrière, grimpe à l'arbre, prend la pomme, l'apporte à Jill, la pose dans sa main, Jill mange la pomme. »
[BLO 33, pp. 26-27]

Bloomfield montre, dans un premier temps, qu'elle peut se décomposer en trois phrases [BLO 33, p. 27] :

- 1) « les actions pratiques précédant l'acte de parler » (appelées stimulus S et correspondant à la faim ou à la vue de la nourriture),
- 2) « le discours » de Jill
- 3) « les actions pratiques suivant l'acte de parler » (dénommées « réaction pratique R » et correspondant aux actions entreprises par Jack pour attraper la pomme et la donner à Jill).

Cette décomposition permet à Bloomfield de proposer, dans un second temps, un schéma causal intégrant le fait que Jill n'accomplit pas une réaction pratique R, mais une réaction linguistique r et que Jack ne réagit pas à un stimulus pratique S, mais au stimulus linguistique s correspondant au bruit que Jill effectue avec son larynx, sa langue et ses lèvres (la ligne pointillée représente les ondes sonores dans l'air) :

S → r ----- s → R

Dans cette perspective, la signification d'une forme linguistique se définit donc « comme la situation dans laquelle le locuteur l'énonce et la réponse qu'elle provoque de la part de l'auditeur » [BLO 33, p. 132]. Mais cette caractérisation de la signification en tant que « situation » – qui, sans que Bloomfield l'écrive explicitement, rejette *de facto* la sémantique hors de la linguistique – a pour conséquence qu'il n'est plus possible de rendre compte de l'usage que les locuteurs ont des significations, car :

« Les situations qui nous poussent à émettre n'importe quelle forme linguistique sont extrêmement variées ; en fait, les philosophes nous disent qu'il n'y a jamais deux situations semblables. Chacun d'entre nous utilise le mot *pomme*, en peu de mois, pour de nombreuses espèces particulières de fruits qui diffèrent de taille, de forme, de couleur, d'odeur, de goût, etc. Dans le cas favorable, tel que celui du mot *pomme*, tous les membres de la communauté ont été habitués, depuis l'enfance, à utiliser cette forme de discours chaque fois que la situation (ici, l'objet) présente certaines caractéristiques relativement définissables. Même dans des cas comme celui-ci, notre usage n'est

jamais tout à fait uniforme, et la plupart des formes du discours ont des sens moins bien tranchés » [BLO 33, pp. 133-134].

A cette impossibilité d'établir un isomorphisme entre une forme linguistique et une unique situation qui serait partagée par tous les locuteurs d'une langue s'ajoutent toutes les formes de discours qui présentent un décrochage avec la situation d'énonciation. Il en va ainsi, par exemple, du « discours déplacé » prononcé en l'absence de stimulus (on dit le mot « pomme », alors que ce fruit n'est pas présent dans la situation) ou du « discours relayé » : « le locuteur A voit des pommes et le signale à un locuteur B qui ne les a pas vues ; le locuteur B propage cette nouvelle à C, C à D, D à E, etc., et il se peut qu'aucune de ces personnes ne les ait vues, lorsque finalement le locuteur X en mange » [BLO 33, p. 134]. L'emploi de sens figurés, ainsi que les connotations « qui doivent beaucoup à la position sociale du locuteur qui utilise une forme » [BLO 33, p. 144], contribuent à cette instabilité de la signification qui, de fait, ne peut être enregistrée, puisqu'il faudrait pouvoir se mettre dans la tête de chaque locuteur, afin de déterminer ses connaissances vis-à-vis de la situation qui l'a conduit à parler. Accéder à l'usage de la dimension sémantique des formes linguistiques se révèle donc une tâche impossible, si l'objectif est – comme se l'est assigné Bloomfield – d'établir la linguistique en tant que science qui, à ce titre, produirait des résultats stables, car reproductibles par n'importe quel autre linguiste. Autrement dit, ce n'est pas simplement l'approche « mécaniste » de Bloomfield qui entrave la prise en compte de l'usage au niveau sémantique, mais également son désir de scientificité¹¹ qui le conduit à conclure qu'on ne peut, dans l'état actuel des connaissances, accéder à la signification des formes linguistiques les plus courantes, de par la fluctuation individuelle et collective de leur usage. En témoigne le cas des mots « amour » et « haine » qu'on ne peut appréhender qu'au travers de la variabilité des situations dans lesquelles ils sont en usage et qui ne peuvent être définis de façon scientifique :

« Les situations qui poussent les gens à émettre un discours, contiennent chaque objet et chaque événement de leur univers. Pour donner une définition scientifiquement exacte de la signification de chaque forme d'une langue, il nous faudrait posséder un savoir scientifiquement exact de tout ce qui forme l'univers du locuteur. L'étendue actuelle du savoir humain est très petite en comparaison. Nous pouvons définir la signification d'une forme du discours avec précision lorsque sa signification a quelque chose à faire avec un sujet

¹¹ Le choix de l'approche mécaniste participe bien évidemment de cette volonté de scientificité, comme en témoigne cette affirmation de Bloomfield : « je crois que le mécanisme est la forme nécessaire d'une étude scientifique » [BLO 33, p. 8].

dont nous possédons une connaissance scientifique. [...] mais nous n'avons aucun moyen précis de définir des mots comme *amour* ou *haine*, qui concernent des situations qui n'ont pas été classées avec précision – et ces derniers mots sont la majorité » [BLO 33, p. 132]

L'usage dans sa variabilité situationnelle constitue donc un frein à l'établissement d'une linguistique scientifique. Bloomfield n'exploite donc pas la voie d'« une signification par l'usage », bien que de nombreux passages de *Language* rendent justice au fait que :

« Le langage de chaque locuteur, à l'exception de facteurs personnels que nous devons ignorer ici, est le résultat composite de ce que le locuteur a entendu dire par les autres » [BLO 33, p. 48]

A défaut de ne pouvoir suivre le chemin de l'usage, Bloomfield avance ce qu'il appelle « le *postulat fondamental de la linguistique* » qui s'énonce : « *Dans certaines communautés (communautés linguistiques) certains énoncés sont semblables par la forme et la signification* » [BLO 33, p. 137] et pose une première ébauche d'analyse sémantique en termes de « classes formelles » formées à partir d'un invariant syntaxique (par exemple, la classe des substantifs) ayant des traits sémantiques principaux qui permettent de dériver les spécificités de sens de chacun de ses éléments. L'analyse des pronoms exposée par Bloomfield montre cependant une certaine confusion entre un « sens » purement syntaxique (« 'il' a le sens du groupe des substantifs, singuliers, personnels, masculins ») et des considérations d'ordre sémantique qui ne dépassent pas le niveau de la généralité (« 'il', 'elle', [...] impliquent que non seulement l'espèce a été mentionnée (disons un *agent de police*), mais aussi que l'objet particulier de cette espèce (le *brigadier Smith*, par exemple, ou *celui qui est au coin*) a été identifié » [BLO 33, p. 139]).

Mais quelle est la véritable cause ayant conduit Bloomfield à se tourner vers un modèle mécaniste de la signification qui balaie toute attention accordée à l'usage ? C'est, paradoxalement, la reconnaissance de la centralité de la notion d'usage dans l'étude des langues, la conscience aigüe de Bloomfield que chaque locuteur, en fonction de sa classe sociale, de son sexe, de son lieu de vie ou de travail fera un usage de sa langue qui lui est propre. Face à cette diversité des sens portée par l'usage et qui ne peut pas être systématisée par le linguiste, Bloomfield recourt à un expédient assez draconien : repousser la sémantique hors du champ de la linguistique en la définissant en termes de situations comprenant des objets et des événements qui devront être définis précisément par d'autres sciences.

8.3.2. La littéralisation de l'usage

Toutefois ne pas adosser l'analyse linguistique à « la connaissance de l'usage tel qu'il en est fait » [LYO 70, p. 34] a pour conséquence de réduire la notion d'« usage » à celle de « données » (data) brutes que l'on pourra littéraliser (i.e. réduire à des caractères ou à des sons dépourvus de signification et de référence) et manipuler comme n'importe quel autre système symbolique. On retrouve ici l'idéal carnapien [CAR 34] de réduire le langage à l'arithmétique, afin de pouvoir définir des règles de formation et de transformation qui respectivement calculeront la bonne formation des propositions et leurs liens de dépendance logique [GOD 98]. Replacé dans le contexte de la linguistique américaine des années trente, cette réduction de l'usage aux data marquera l'essor du distributionnalisme initié par Sapir et Bloomfield¹² et auquel Zellig Harris¹³ apportera une forme aboutie en exploitant cette possibilité nouvelle de travailler sur des occurrences de morphèmes vides de sens¹⁴.

Si le premier article d'Harris [HAR 42] recourt encore à un critère d'ordre sémantique pour identifier les phonèmes et les morphèmes, *Methods in Structural Linguistics* (rédigé au cours de l'année 1947) est, quant à lui, entièrement tourné vers une segmentation de type distributionnel où le sens n'intervient plus [MAT 93, p. 122]. Les données, comme en témoigne l'« Appendice sur les phonèmes du Swahili » [HAR 51, pp. 97-124], sont bien directement issues de l'observation des langues naturelles, mais sont traitées à l'aide d'opérations (la comparaison, la substitution, l'inclusion dans des classes, ...) applicables à l'aveugle par des linguistes n'ayant « aucune connaissance autre que les limites des morphèmes » [HAR 52, p. 11]. Dans ce cadre, l'usage n'est considéré que comme « un matériau » [HAR 52, p. 13] pour lequel le linguiste n'a pas à faire une recherche sur le « CONTENU » (*ibid.*), c'est-à-dire « sur le SENS des mots choisis » (*ibid.*). L'intérêt de cette méthode, ainsi que le souligne Harris est qu'elle permet de

¹² Il faut en effet prendre la mesure de la prégnance de l'influence de Bloomfield sur la linguistique américaine, comme le souligne Robins : « Son livre, *Language*, publié en 1933, reste inégalé, après plus de trente ans, comme introduction à la linguistique. Bien qu'il soit injuste de dire que Bloomfield ne s'intéressait pas à l'étude de la signification, son exigence d'un exposé strictement mécaniste de toutes les significations et son attitude assez pessimiste envers la sémantique, ont contribué à ce que les linguistes américains les plus orthodoxes négligent relativement cet aspect de la linguistique dans les années trente et quarante. » [ROB 67, p. 218].

¹³ Sur l'influence de Bloomfield sur la pensée d'Harris, cf [MAT 93].

¹⁴ Dans son dernier livre [HAR 91, p. vi], Harris reconnaîtra explicitement que les méthodes distributionnelles de Sapir et Bloomfield ont constitué la base sur laquelle s'est élaboré son travail.

dépasser le cadre de la phrase pour s'intéresser au discours, ouvrant ainsi la voie à une linguistique de *corpus*¹⁵, mais également à la création de batteries d'énoncés forgées par le linguiste et qui lui serviront d'exemples pour expliquer sa méthode. L'article « Analyse du discours » [HAR 52] illustre ces deux modifications de la notion d'usage, puisque Harris y fait intervenir des énoncés construits par lui-même et dont l'acceptabilité grammaticale ne dépend que de sa propre connaissance de la langue anglaise [HAR 52, p. 15] et un texte de slogan, long de six lignes, accroché sur une bouteille de lotion capillaire [HAR 52, p. 20]. Qu'importe que ce matériau soit inventé par le linguiste ou issu d'un usage effectif de la langue, car la méthode consiste à littéraliser les formes linguistiques, comme s'en explique Harris :

« Nous essayons de découvrir des schèmes dans l'occurrence de ces ressemblances au cours de la succession des séries et des rangées individuelles. Par exemple, supposons un texte de la forme AB TE TE TE A'B' EP EP AB KD LM LM K'D' MS MS MS FBV MS. Si nous utilisons des crochets pour représenter une série de fragments de la même forme en laissant momentanément FBV de côté, nous pouvons alors représenter le texte par AB [TE] A'B' [EP] AB KD [LM] K'D' [MS]. Nous remarquons alors que AB [TE] A'B' [EP] et KD [LM] K'D' [MS] sont structurellement identiques : tous deux sont de la forme w [xy] w' [yz] ... » [HAR 52, p. 25]

En réduisant l'usage à un matériau vide de sens, la formalisation devient possible et la linguistique en tant que science, chère à Bloomfield, peut enfin s'affirmer. C'est ainsi que dès les années 50, « la grammaire est considérée comme séparée de la sémantique, et est uniquement concernée par les modèles formels » [MAT 93, p. 113].

8.4. La disparition de l'usage

La réflexion de Noam Chomsky, élève d'Harris, s'inscrit dans ce nouveau paradigme à visée formelle qui se contente d'appréhender l'usage comme un matériau vide de sens. *Structures syntaxiques* [CHO 57] réaffirme l'autonomie et l'indépendance de la grammaire vis-à-vis du sens [CHO 57, p. 19] et si Chomsky reconnaît dans ce livre qu'il faudrait « une théorie de l'utilisation de la langue » [CHO 57, p. 115], car « on ne peut ignorer le fait qu'il y a des correspondances entre les traits sémantiques et formels » (*ibid.*), rares sont les passages dans les écrits ultérieurs de Chomsky qui reconnaissent une quelconque fonction à l'usage et ceci

¹⁵ Si l'on peut *a posteriori* qualifier de « corpus » les recueils de données établis par Boas et Sapir, le terme n'apparaît cependant pas avant les travaux d'Harris.

même dans le domaine de l'acquisition du langage. Ainsi, bien que l'on puisse estimer déceler la mention de l'usage, non exprimée en tant que telle, en termes behavioristes de « stimulus » (« la faculté de langage, quand elle est stimulée de façon appropriée, va construire une grammaire » [CHO 75, p. 22]), ou dans une perspective empiriste dont la portée est minimisée (« sans aucun doute, le comportement de l'organisme dépend-il en partie des expériences qu'il fait » [CHO 75, p. 26]), l'analyse de la théorie chomskyenne montre cependant – et j'y reviendrai – que ces deux interprétations de l'usage ne peuvent être retenues.

8.4.1. Un changement de statut d'ordre épistémologique

De fait, la première modification que Chomsky fera subir à l'usage, en tant que data, est d'ordre épistémologique, au sens où les faits linguistiques ne seront plus considérés comme premiers, en tant qu'ils représentent les phénomènes dont la théorie doit rendre compte, mais seront évalués comme n'ayant « aucun intérêt en eux-mêmes », car le principe directeur de toute science est de proposer des modèles théoriques abstraits reposant sur un jeu d'hypothèses, de principes et de règles qui peut même être contre-intuitif par rapport aux faits d'observation¹⁶. Chomsky en donne pour exemples les sciences naturelles (dont relève la linguistique), mais également la physique :

« [Les sciences naturelles] recherchent la découverte de structures intelligibles et de principes explicatifs. En sciences naturelles, les faits n'ont aucun intérêt en eux-mêmes, mais seulement dans la mesure où ils portent sur des principes explicatifs ou des structures cachées ayant un intérêt intellectuel quelconque. [...] Un phénomène, en soi, n'a pas d'intérêt pour un physicien. En fait les physiciens s'intéressent généralement, du moins dans la période moderne, à des phénomènes « exotiques » qui n'ont virtuellement aucun intérêt en eux-mêmes, au premier sens du mot « intéressant ». Ce qui arrive dans les conditions d'une expérience scientifique n'est rien si des principes intellectuels profonds ne sont pas en jeu. C'est pourquoi les savants sérieux ne se soucient pas des données, mais des principes et des explications. » [CHO 77, p. 76]

¹⁶ De là la révolution dite « galiléenne » que Koyré [KOY 66] analyse avec précision en mettant non seulement en avant la mathématisation des phénomènes physiques, mais également le décrochage (ou l'idéalisation) vis-à-vis des faits que Galilée dut opérer pour rendre compte de la loi de la chute des corps ou de la loi d'inertie.

Transposée à la linguistique, cette approche s'avère lourde de conséquences puisqu'elle conduit Chomsky à affirmer que¹⁷ :

« A mon avis, regarder beaucoup de faits dans beaucoup de langues, pour vérifier si la condition universelle fonctionne ou non, serait d'un intérêt très limité. *Parce que si la condition se situe à un certain niveau d'abstraction et de généralité, aucun « phénomène » ne pourra la réfuter : seules les règles le peuvent. Il faut donc commencer par établir le système de règles et voir si elles sont compatibles avec la condition.* Toute autre activité est dépourvue de sens. Les phénomènes ne disent rien en eux-mêmes sur la validité de la condition imposée aux règles, mais seulement indirectement, dans la mesure où les phénomènes corroborent un système de règles qui peuvent être évaluées selon leur conformité aux conditions postulées. On peut simplement dire que certains phénomènes restent sans explication. On ne peut pas réfuter une condition en s'inspirant d'une grammaire traditionnelle, ou d'une discussion avec un informateur. » [CHO 77, p. 192-193]

A ce stade, la question des contre-exemples ne peut être ignorée, car elle permet d'évaluer à quel point la légitimité de l'idéalisation théorique prônée par Chomsky peut faire fi de l'usage compris comme données d'observation vides de sens. Ainsi, faut-il abandonner un cadre théorique, si certains faits ne le corroborent pas ? Bien que Chomsky en appelle au « jugement intuitif » [CHO 77, p. 193] du linguiste pour trancher cette question et qu'il semble relativement nuancé, son argumentation face aux contre-exemples montre en définitive que ceux-ci peuvent être écartés, car nous ne pouvons comprendre que « des fragments de réel » (ibid.) :

« Jusqu'à quel point faut-il les [les contre-exemples] prendre au sérieux ? En sciences naturelles, les contre-exemples sont très souvent ignorés. On part de la supposition que quelqu'un d'autre s'en chargera plus tard. C'est une attitude plutôt saine, à mon avis. Dans une certaine mesure, bien entendu : pas trop. Parce que nous devons admettre que notre compréhension de phénomènes non triviaux est toujours extrêmement limitée. Si c'est vrai de la physique, c'est encore plus vrai de la linguistique. *Nous comprenons des fragments du réel, et nous pouvons être sûrs que toute hypothèse intéressante et*

¹⁷ Ce passage intervient dans un contexte portant sur l'expression de la réflexivité qui, comme l'explique Chomsky, possède des propriétés très différentes en fonction des langues et qui, en cela, met à mal la possibilité de formuler une hypothèse théorique qui ne soit pas contredite par « d'apparents contre-exemples très sérieux » [CHO 77, p. 190].

significative ne sera que partiellement vraie : ce n'est pas une raison pour l'abandonner, à moins de vouloir abandonner la recherche rationnelle. » [CHO 77, p. 193]

Autrement dit, Chomsky adhère à la thèse que Callon et Latour qualifient de « constructiviste » et selon laquelle : « La nature ne parle pas d'elle-même ; les faits scientifiques sont construits » [CAL 90, p. 8]. Il n'est donc guère étonnant que Chomsky, contrairement à Bloomfield, ne rende pas justice aux variations sociolinguistiques¹⁸ et argumente que « les individus d'une communauté linguistique parlent, pour l'essentiel, une même langue » [CHO 75, p. 20]. Ce faisant, il procède – comme il l'indique lui-même – par « idéalisation » [CHO 77, p. 72] et estime que l'inexistence de « locuteur parfait, avec un seul style de discours, n'a strictement aucune importance » [CHO 77, p. 197]. Cette idéalisation, qui désincarne les locuteurs en tant qu'ils sont porteurs – même aux niveaux phonologique et grammatical – de différences significatives a pour conséquence que le linguiste pourra choisir, sans l'assentiment explicite des locuteurs de la langue qu'il étudie, les séquences de phonèmes qu'il considérera comme des phrases grammaticales (ou déviantes) et qui constitueront son corpus. Contrairement à Harris, Chomsky réduit donc l'usage au seul cadre de la phrase et considère que les données langagières - qu'il dénomme « les observations » [CHO 57, p. 57] – ne seront plus des « données » au sens boasien et sapirien de « recueillies sur le terrain », mais un corpus fini de phrases postulé par le linguiste. A l'usage, correspondant à un ensemble de phrases ou de discours réellement prononcés ou écrits, se substitue donc l'idée d'un usage pris abstraitement (mais n'est-ce pas une contradiction entre les termes ?) et que l'on pourrait introduire « par hypothèse » dans la théorie, à l'égal de la physique ou des sciences de la nature :

« Etant donné par hypothèse l'ensemble des phrases grammaticales de l'anglais, recherchons quel type de mécanisme peut produire cet ensemble. » [CHO 57, p. 21]

Postuler « l'ensemble des phrases grammaticales de l'anglais » comme matériau correspond de même à une idéalisation, car en pratique toutes les analyses de Chomsky s'effectuent à partir de phrases qu'il a lui-même élaborées et qui ne correspondent pas à la façon de parler des locuteurs. Pour caricaturer, il s'agit de « monstres théoriques » qui condensent les propriétés à étudier et dont certains éléments sont susceptibles d'être modifiés afin de faire progresser l'analyse. Chaque

¹⁸ Chomsky est même très critique vis-à-vis des thèses de la sociolinguistique qu'il ne répugne pas à résumer avant d'ajouter un commentaire expéditif du type : « Si c'est cela, ce n'est pas très intéressant » [CHO 77, p. 72].

phrase constitue donc une sorte de laboratoire à elle seule. Ce faisant, l'usage – déjà privé de sa dimension sémantique – se fait peau de chagrin, puisqu'il :

- a) n'est plus appréhendé en contexte,
- b) ne correspond qu'à un ensemble idéalisé de phrases construites considérées comme possibles, et
- c) réduit à une forme écrite, alors que le langage oral présente des structures syntaxiques complexes que l'on ne retrouve pas à l'écrit (cf. [HAL 85] ; [BLA 90] ; [PAR 05]).

8.4.2. L'incidence de la structure innée du langage

La fonction attribuée à l'usage dans l'œuvre de Chomsky se retrouve d'autant plus amoindrie que le linguiste américain ne lui assigne quasiment aucun rôle dans l'acquisition du langage. Sur ce point, les arguments sont bien connus et Chomsky ne variera pas à leur encontre. Il y a tout d'abord, l'argument de la pauvreté du stimulus qui consiste à poser que¹⁹ :

« Le locuteur d'origine a acquis une grammaire sur la base d'une expérience très limitée et incomplète. La grammaire a des conséquences empiriques qui dépassent de loin cette expérience. »
[CHO 69, p. 47]²⁰

Cette « expérience très limitée et incomplète » signifie pour Chomsky que l'enfant n'est confronté qu'à des « données maigres et dégénérées » [CHO 68, p. 115], si bien que « le locuteur d'une langue sait beaucoup de choses qu'il n'a pas apprises » [CHO 66, p. 96]. De plus, Chomsky considère que l'apprentissage d'une langue est « indépendant de l'intelligence et des larges variations de l'expérience individuelle » [CHO 68, p. 92 et cf. également p. 116] et que l'enfant apprend à parler sans avoir à faire d'efforts particuliers :

« Une langue humaine est un système remarquablement complexe. Pour un être qui n'y serait pas spécifiquement destiné, ce serait un exploit intellectuel remarquable que d'arriver à connaître une langue

¹⁹ Chomsky s'adosse d'ailleurs à la pensée de Bertrand Russell [RUS 48, p. 5] pour corroborer son point de vue, puisqu'il écrit : « De Platon à l'époque actuelle, de grands philosophes ont été troublés et intrigués par la question que Bertrand Russell formulait ainsi dans l'un de ses derniers ouvrages : « comment se fait-il que les êtres humains, dont les contacts avec le monde sont éphémères, particularisés, limités, soient néanmoins capables d'avoir tant de connaissances ? ». » [CHO 75, p. 13]

²⁰ Preuve de la constance de Chomsky, cet argument est réaffirmé dans [CHO 2000, p. 45].

humaine. Or, un enfant normal acquiert cette connaissance au terme d'une mise en contact relativement brève et sans apprentissage particulier. Il est alors capable d'utiliser sans le moindre effort un système complexe de règles spécifiques et de principes généraux pour transmettre à autrui ses pensées et ses sentiments, éveillant ainsi chez ses interlocuteurs des idées nouvelles, des impressions et des jugements différenciés. » [CHO 75, p. 12]

Enfin, renversant l'argument de Bloomfield selon lequel un enfant placé en bas âge dans une autre communauté linguistique apprendra sans problème la langue en accord avec l'usage standardisé de cette communauté, Chomsky met en avant que cette adaptabilité témoigne plutôt du fait que « l'homme n'est pas fait pour apprendre une langue plutôt qu'une autre » [CHO 75, p. 20] et qu'il faut donc postuler que :

« le système des principes [qui fonde la grammaire] est [...] nécessairement une propriété de l'espèce. Et des contraintes fortes doivent nécessairement opérer pour restreindre la diversité des langues » [CHO 75, p. 20].

De Boas à Chomsky, c'est-à-dire en moins de cinquante ans, les thèses se sont donc radicalement inversées : à l'attention accordée à l'usage (les contes, chants, rites, ..., enregistrés manuellement par Sapir) et au focus mis sur la diversité des langues se substitue une approche qui pose que la faculté de langage est innée et que :

« Même avec le peu de connaissances solides que nous avons sur les universaux linguistiques, nous pouvons être bien sûrs que les possibilités de diversité des langues sont nettement limitées » [CHO 75, p. 20].²¹

Pour conforter cette approche, Chomsky soutient qu'« on ne pourrait pas apprendre une langue artificielle construite de manière à violer la grammaire universelle comme on apprend une langue naturelle, c'est-à-dire par le simple fait d'y être immergé » [CHO 77, p. 86] et que l'absence de certaines erreurs de la part des enfants montre que ceux-ci sont capables d'effectuer des opérations fort complexes, comme d'employer « une "règle dépendante de la structure", qui fait

²¹ Cette position sera réaffirmée dans *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit* [CHO 00], puisque Chomsky y écrit : « Il faut donc que les langues, dans leurs propriétés essentielles, voire jusque dans les détails, soient coulées dans le même moule. » [CHO 00, p. 46]

intervenir une analyse en mots et en syntagmes abstraits »²² [CHO 75, p. 43]. Dans *Langage et cognition, Introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*, Pollock [POL 97] reprend cet argument pour justifier du bien-fondé de l'existence d'une langue dite « interne »²³ correspondant à la structure grammaticale innée possédée par chaque individu. Il note ainsi que :

« les grammaires scolaires de l'enseignement primaire et secondaire ne traitent ni des faits de corréférence possibles ou impossibles, ni des variations dans l'acceptabilité de questions comme [...], ni de l'ambiguïté ou non-ambiguïté d'énoncés comme [...]. De tels faits ne font jamais l'objet d'un enseignement explicite. Ils ne sont pas non plus soumis à des corrections de la part des familles ou de l'école [...] » [POL 97, p. 11].

Ainsi, comment expliquer, sans faire l'hypothèse d'une structure innée, qu'un enfant exposé ou non à des phrases telles que : « Quel gâteau dit-elle avoir préparé ? », « Comment dit-elle avoir préparé le gâteau ? », « Quel gâteau ne sait-elle pas comment préparer ? », n'opère pas un processus de généralisation pour former la phrase jugée « inacceptable » par Pollock : « Comment ne sait-elle pas quel gâteau préparer ? ». Et comment pouvoir expliquer, sans recourir à l'inné, que l'enfant puisse acquérir correctement sa langue, alors qu'« une bonne partie du discours normal [qu'il entend] est fait de faux départs, de phrases sans lien, et d'autres déviations par rapport à la compétence idéale » [CHO 66, p. 180, note 41] ? Chomsky situe donc la grammaire universelle du côté de la compétence et reconnaît que « le discours normal de l'individu s'écarte des règles de sa propre grammaire intériorisée, d'innombrables façons, à cause des nombreux facteurs qui se joignent à la compétence pour déterminer la performance » (*ibid.*). Le recours à l'observation de l'usage est donc banni des analyses chomskyennes, car son approche théorique privilégie l'étude de l'input (de la compétence) au détriment de l'output (la performance). Autrement dit, l'attention portée à l'usage, même par le biais des « données expérimentales », ne pourrait être satisfaisante, car :

« Ce qui par ailleurs fait problème, c'est que les données expérimentales ont nécessairement trait au comportement, à la

²² Cf. l'analyse de la formation grammaticale des questions par l'enfant qui, face à une phrase comprenant une proposition relative enchâssée « l'homme qui est grand est dans la pièce », fera porter l'interrogation sur la phrase principale « l'homme qui est grand est-il dans la pièce ? », et non pas sur la relative « l'homme qui est-il grand est dans la pièce ? » [CHO 75, pp. 42-43].

²³ Pour simplifier, cette langue interne correspond à ce que Chomsky dénommait auparavant sous les termes de « structurée innée », « noyau fixe inné » ou « grammaire universelle ».

performance, et de ce fait ne portent qu'indirectement sur la nature de la compétence linguistique – la connaissance de la langue – qui ne constitue qu'un des facteurs de la performance » [Chomsky dans PIA 79, p. 84]

De fait, bien que Chomsky [CHO 59] ait rédigé une critique de *Verbal Behavior* [SKI 15] de Burrhus Skinner (1904 – 1990) où il dénonçait le caractère « vague et arbitraire » de tous les concepts utilisés (stimulus, réponse, renforcement, ...) et concluait que « ce système échouait complètement à rendre compte des faits du comportement verbal » [CHO 59, section IV] ; ces écrits ultérieurs – quoique très critiques vis-à-vis d'une approche visant à « prédire et à contrôler le comportement verbal en observant et en manipulant l'environnement physique du locuteur »²⁴ [CHO 59, section I] – montrent que Chomsky ne rejette pas complètement le behaviorisme, puisqu'il répond à Mitsou Ronat : « je crois, malgré tout, qu'il faut conserver les sophistications expérimentales du behaviorisme, à condition de les employer rationnellement » [CHO 77, p. 66]. Le « malgré tout » renvoie au fait que le behaviorisme – qui était l'approche dominante à Harvard, « centre à la pointe de la recherche en psycho-linguistique », lorsque Chomsky rejoignit cette université en 1951 [CHO 68, pp. 13-14] – postule l'existence d'une théorie de l'apprentissage qui, de l'avis de Chomsky dès 1959, n'a pas lieu d'être, puisque chaque être humain dispose d'une structure innée le rendant apte à acquérir le langage. Il s'ensuit que dans la perspective chomskyenne, « les stimulations externes ne sont nécessaires que pour déclencher les mécanismes innés ; elles ne déterminent pas la forme de ce qui est acquis » [CHO 66, p. 102]. Peut-on alors considérer que dans les premiers écrits de Chomsky, l'usage équivaut à ces « stimulations externes », c'est à dire à des stimuli au sens behavioriste du terme ? La réponse apportée par Chomsky en 1959 montre qu'il ne peut en être ainsi, car les données d'observation idéalisées de Chomsky ne sont pas découvertes *a posteriori* comme les stimuli, mais posées *a priori* de telle façon à ce que l'approche théorique puisse en extraire ou y appliquer ses règles et ses principes²⁵. Chomsky considère en effet que :

« nous identifions le stimulus quand nous entendons la réponse [...] Nous ne pouvons prédire le comportement verbal en termes de stimuli

²⁴ Chomsky écrit ainsi : « En résumé, l'une des contributions fondamentales de ce que nous avons appelé la « linguistique cartésienne », fut d'observer que le langage humain, dans son utilisation normale, n'est pas soumis au contrôle de stimuli externes ou d'états internes identifiables de façon indépendante, et n'est pas limité à la seule fonction pratique de la communication, contrairement, par exemple, au pseudo-langage des animaux. Le langage humain est apte à servir d'instrument pour une expression et une pensée libres. » [CHO 66, p. 56].

²⁵ Cf. également la citation donnée à la note 24.

dans l'environnement du locuteur, puisque nous ne savons pas quels sont les stimuli en présence jusqu'à ce qu'il réponde.» [CHO 59, partie III]

Chomsky estime donc, comme Willard Quine (1908 – 2000), que « nous ne pouvons pas contrôler la propriété d'un objet physique auquel l'individu répond »²⁶ [CHO 59, section III] et exemplifie sa réponse en mettant en évidence que si la réponse attendue par Skinner est « Pour moi, cela évoque la Hollande », lorsque l'on demande à un ensemble de personnes ce qu'elles pensent d'un tableau de l'école flamande, les réactions verbales des participants peuvent tout aussi bien être : « je trouve que le tableau est pendu trop bas » ou « A mon avis, ce tableau jure avec le papier à fleurs des murs » (cf. [CHO 59, début de la section 3] et sa reprise dans [CHO 77, p. 66]). Ainsi, c'est parce que les stimuli ne peuvent être considérés comme appartenant à l'input que Chomsky considère que « la psychologie behavioriste [...] n'avait pas défini son objet. Elle avait des outils excellents, de très bons outils... Pour ne rien étudier » [CHO 77, p. 66].

L'hypothèse forte de l'innéité, qui réduit l'usage n'être qu'un ensemble de phrases écrites idéalisées, a donné lieu au célèbre débat opposant l'europpéen Piaget à l'américain Chomsky [PIA 79]. Au premier argumentant que cette hypothèse est « inutile » [PIA 79, p. 61], car inacceptable pour les deux raisons suivantes :

« La première est que biologiquement cette mutation propre à l'espèce humaine serait inexplicable : on ne voit déjà nullement pourquoi le hasard des mutations rend l'être humain apte à « apprendre » un langage articulé, et, s'il fallait en outre lui attribuer l'innéité d'une structure linguistique rationnelle, ce serait dévaloriser celle-ci en la soumettant elle-même à de tels hasards et en faisant de la raison, avec K. Lorenz, une collection de simples « hypothèses de travail ». Notre second motif est que le « noyau fixe inné » garderait toutes ses vertus de « noyau fixe » s'il n'était pas inné, mais constituerait le résultat « nécessaire » des constructions propres à l'intelligence sensori-motrice, antérieure au langage et résultant des autorégulations à la fois organiques et comportementales qui déterminent cette épigénèse. » [PIA 79, pp. 60-61].

Chomsky répond « qu'aucune observation, qu'elle provienne de l'introspection ou de l'expérimentation, ne peut confirmer ni infirmer les hypothèses de la théorie

²⁶ C'est également la raison pour laquelle on ne peut pas considérer que la « Signification-stimulus » de Quine [QUI 60] correspond à la notion d'usage.

linguistique de manière décisive » [PIA 79, p. 85] et que Piaget soutient, à son corps défendant, une position empiriste qui permet pas de rendre compte de la « “précondition” de l’acquisition d’une langue donnée » [PIA 79, p. 82] :

« En effet il [Piaget] développe un certain « interactionnisme constructif » : les savoirs nouveaux sont construits en interaction avec l’environnement. Mais la question fondamentale est esquivée : comment construit-on ces savoirs, pourquoi ceux-là et non d’autres ? Piaget ne répond pas. Et la réponse, c’est de supposer une structure génétique innée qui détermine le procès de maturation. Dans la mesure où il considère comme absurde de donner cette réponse, il retombe dans l’empirisme. Ce qu’il postule ne parvient pas, de toute évidence, à rendre compte de ce qui se passe. » [CHO 79, p. 100]

Si l’on se souvient que Chomsky qualifie de « triviaux » [CHO 77, p. 68] et de « plutôt stériles » [CHO 75, p. 21] les modèles de compétence empiristes, il ne devient guère étonnant qu’il soutienne que les « observations » ne peuvent « confirmer ou infirmer les hypothèses de la théorie linguistique de manière décisive » [PIA 79, p. 85].

8.5. Conclusion

Au terme de ce parcours, les paramètres qui ont donc concouru à vider progressivement l’usage de sa substance sont : le rejet de la sémantique, la littéralisation, sa réduction à un ensemble idéalisé de phrases construites ne relevant que du domaine de l’écrit. Le choix d’un cadre psychologique (mentaliste pour Sapir *versus* mécaniste pour Bloomfield) ou neurobiologique (l’approche naturaliste de Chomsky), joint à la perspective épistémologique empiriste (de Boaz à Bloomfield) ou constructiviste (Chomsky) adoptée, ont également joué un rôle très important, puisqu’ils ont constitué les causes sous-jacentes à cette disparition progressive de l’usage dans les théories linguistiques américaines. Mais la prise de conscience bloomfieldienne de l’incidence de la pluralité des usages sur la possibilité même de construire une théorie linguistique scientifique, n’induit-elle pas à penser qu’à trop vouloir placer l’usage au centre de la réflexion, cette démarche ne conduit paradoxalement qu’à l’exclure ? Les grammaires basées sur l’usage, issue de la réflexion de Ronald Langacker (né en 1942), montrent qu’il n’en est pas ainsi [LAN 87] et qu’il est possible de fonder une perspective théorique à partir de l’observation de l’usage ([LAN 00] ; [BYB 10]) qui rendra également compte de l’acquisition du langage ([TOM 98] ; [TOM 03]) et du changement linguistique ([BYB 15] ; [CRO 00]).

8.6. Bibliographie

- [BLA 90] BLANCHE-BENVENISTE C., *Le français parlé : études grammaticales*, éditions du CNRS, Paris, 1990.
- [BLO 33] BLOOMFIELD L., *Le langage*, traduction française de Janick Gazio, Payot, Paris, 1970. Texte original *Language*, George Allen & Unwin LTD, London, 1933.
- [BLO 36] BLOOMFIELD L., "Language or ideas", *Language*, vol. 12, n° 2, pp. 89-95, 1936.
- [BOA 11] BOAS, F., *Handbook of American Indian Languages*, Part 1, Washington : Government Printing Office, 1911. Réimprimé par Georgetown University Press.
- [BYB 10] BYBEE J., *Language, Usage and Cognition*, Cambridge University Press, New York, 2010.
- [BYB 15] BYBEE J., *Language Change*, Cambridge University Press, New York, 2015.
- [CAL 90] CALLON M et LATOUR B (sld), *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, éditions La Découverte, Paris, 1990.
- [CAR 32] CARNAP R., « La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage », *Actualités scientifiques et industrielles*, n° 172, Hermann & Cie, Paris, 1934. Texte original « Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache », *Erkenntnis*, Vol. II, 1932.
- [CAR 34] CARNAP R., *Logische Syntaxe der Sprache*, Verlag von J. Springer, Wien, 1934.
- [CHO 57] CHOMSKY N., *Structures syntaxiques*, traduction française par M. Braudeau, Seuil, Paris, 1969. Texte original *Syntactic Structures*. Mouton & Co, La Haye, 1957.
- [CHO 59] CHOMSKY N., « A Review of B.F. Skinner's Verbal Behavior », *Language*, vol. 35, n° 1, pp. 26-58, 1959.
- [CHO 66] CHOMSKY N., *La linguistique cartésienne suivi de La nature formelle du langage*, Paris, Seuil, 1969. Texte original *Cartesian Linguistics : A chapter in the history of rationalist thought*, Harper and Row Publishers, New York, 1966.
- [CHO 68] CHOMSKY N., *Le langage et la pensée*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1970. Texte original *Language and Mind*. Harcourt, Brace & World Inc., 1968.
- [CHO 75] CHOMSKY N., *Réflexions sur le langage*, traduction française par J. Milner, B. Vautherin et P. Fasula, Champs Flammarion, 1977. Texte original *Reflections on Language*, Pantheon Books, New-York, 1975.
- [CHO 77] CHOMSKY N., *Langue, Linguistique, Politique. Dialogue avec Mitsou Ronat*. Paris, Champs Flammarion, 1977.
- [CHO 86] CHOMSKY N., *Knowledge of Language : its nature, origin, and use*, Praeger, New York, 1986.
- [CHO 00] CHOMSKY N., *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*, traduction française par R. Crevier et A. Kihm, Stock, 2005. Texte original *New Horizons in the Study of Language and Mind*, Cambridge University Press, 2000.

- [CRO 00] CROFT W., *Explaining Language Change: An evolutionary approach*, Longman Linguistics Library, London, 2000.
- [DAR 90] DARNELL R., *Edward Sapir : Linguist, Anthropologist, Humanist*, University of California Press, Berkeley, 1990.
- [GOD 97] GODART-WENDLING B., « Le mot chez Carnap et Ajdukiewicz », dans *Mots et grammaires*, sous la direction de B. Fradin et J.-M. Marandin, Didier érudition, Paris, pp. 181-197, 1997.
- [GOD 98] GODART-WENDLING B., « Carnap et Ajdukiewicz : deux conceptions mathématisées de la syntaxe », dans *Le formalisme en question. Le tournant des années 30*, sous la direction de F. Nef et D. Vernant, Vrin, Paris, pp. 303-315, 1998.
- [HAL 85] HALLIDAY M., *Spoken and Written Language*, Deakin University Press, Geelong, 1985.
- [HAR 42] HARRIS Z., « Morpheme Alternants in Linguistic Analysis », *Language*, vol. 18, pp. 169-180, 1942.
- [HAR 51] HARRIS Z., *Methods in Structural Linguistics*, University of Chicago Press, Chicago & London, 1951.
- [HAR 52] HARRIS Z., « Analyse du discours », traduit par Françoise Dubois-Charlier, *Langage*, n° 13, pp. 8-45, 1969. Texte original « Discourse analysis », *Langage*, vol. 28, pp. 1-30, 1952.
- [HAR 91] HARRIS Z., *A Theory of Language and Information*, Clarendon Press, Oxford, 1991.
- [KOY 66] KOYRE A., *Etudes galiléennes*, Hermann, Paris, 1966.
- [LAN 87] LANGACKER R.W., *Foundations of Cognitive Grammar, Theoretical Prerequisites*, volume I, Stanford University Press, Stanford, 1987.
- [LAN 00] LANGACKER R.W., « A dynamic usage-based model », dans M. Barlow & S. Kemmer (éds.), *Usage-Based Models of Language*, CSLI Publications, Stanford, pp. 1-64, 2000.
- [LYO 70] LYONS J., *Chomsky*, FontanaPress, Londres, 1970.
- [MAT 93] MATTHEWS P. H. *Grammatical theory in the United States from Bloomfield to Chomsky*. Cambridge University Press, Cambridge, 1993.
- [PAR 05] PARISSÉ C. “New Perspectives on Language Development and the Innateness of Grammatical Knowledge”, *Language Sciences*, Elsevier, vol. 27, pp. 383-401, 2005.
- [PIA 79] PIATTELLI-PALMARINI M. (dir.), *Théories du langage. Théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Seuil, Paris, 1979.
- [POL 97] POLLOCK J.-Y., *Langage et cognition. Introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

- [QUI 60] QUINE W.V.O., *Le mot et la chose*, traduction française par J. Dopp et P. Gochet, Flammarion, Paris, 1977. Texte original *Word and Object*, MIT Press, Cambridge Mass., 1960.
- [ROB 67] ROBINS R.H., *Brève histoire de la linguistique. De Platon à Chomsky*, traduction française de Maurice Borel, Seuil, Paris, 1976. Texte original *A short History of Linguistics*, Longmans, Green and Co Ltd, London and Harlow, 1967.
- [SAP 21] SAPIR E., *Le langage*, traduction française de S.M. Guillemin, Payot, Paris, 1970. Texte original *Language. An Introduction to the Study of Speech*. Harcourt, Brace & World, Inc., New York, 1921.
- [SAP 91] SAPIR E., *Linguistique*. Les éditions de Minuit, Paris, 1968. Réédité par Gallimard, Paris, collection folio essais, 1991.
- [SKI 15] SKINNER B.F., *Verbal Behavior*, Prentice-Hall, 1957. Réédité par Martino Publishing, 2015.
- [TOM 98] TOMASELLO M. (éd.), *The New Psychology of Language, Cognitive and Functional Approaches to Language Structure*, Lawrence Erlbaum Associates Publishers, London, 1998.
- [TOM 03] TOMASELLO M., *Constructing a Language, A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. & London, 2003.
- [WUN 19] WUNDT W., *Völkerpsychologie ; Erste Band : Die Sprache*, Leipzig, 1911. Réédité par Barnes & Noble, New York, 2019.